

Chapitre 25

LES ÉQUIPES JEDBURGH DANS LA BATAILLE DE France

LES SOURCES

Prolongeant dans le domaine de l'histoire, la confraternité des armes, l'**Office of Strategic Service** des U.S.A. (en abrégé **O.S.S.**) et le **Special Operations Executive** britannique (en abrégé **S.O.E.**) ont fait parvenir au Comité d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale les copies des rapports des équipes JEDBURGH.

Les rapports de l'O.S.S. reproduisent textuellement les comptes-rendus des missions exécutées par les équipes JEDBURGH.

Les rapports S.O.E. sont présentés sous une forme plus condensée, et d'une chronologie plus précise.

Pour le fond, ils relatent les mêmes faits et souvent dans les mêmes termes.

Les rapports O.S.S. sont classés par ordre de départ des équipes, les rapports S.O.E. par ordre alphabétique du nom générique de l'équipe.

Aux rapports S.O.E. il est joint une carte indiquant la répartition des équipes sur le sol français et les dates de leur arrivée sur le terrain, presque toujours par parachutage. Les rapports de l'O.S.S. sont accompagnés d'une introduction rédigée par le général Donovan, chef de l'O.S.S., et d'un glossaire avec l'index des pseudos.

À cette source constituée par les rapports officiels des acteurs eux-mêmes, il faut ajouter l'ouvrage récemment publié par deux membres de l'O.S.S., Stewart Alsop et Thomas Braden : **O.S.S., l'Amérique et l'espionnage** 3 Un long chapitre de 44 pages y est consacré aux JEDBURGH.

En utilisant ces sources, je vais essayer d'expliquer ce qu'étaient les équipes JEDBURGH, ce qu'elles devaient faire, ce qu'elles ont fait et quelle place elles ont pu avoir dans l'heureuse issue de la bataille de France.

QU'ÉTAIENT LES ÉQUIPES JEDBURGH ?

Dès le début de l'année 1944, l'état-major interallié a éprouvé le besoin, en vue du débarquement et pour faciliter son succès, d'établir un contact plus étroit et plus militaire avec **LES FORCES FRANÇAISES DE L'INTÉRIEUR (F.F.I.)** dont il connaissait l'existence soit par les rapports des agents secrets (anglais ou américains), soit par les renseignements communiqués par le **B.C.R.A.** français de Londres.

Ces renseignements, même incomplets et même inexacts, montraient qu'il y avait en France une force militaire susceptible d'aider les armées du débarquement à condition d'être organisée, équipée et armée. Théoriquement unifiées et encadrées, les forces F.F.I. étaient loin de correspondre à une véritable armée.

Les cadres manquaient, l'armement était dérisoire (malgré quelques parachutages opérés à la demande des agents de renseignements britanniques ou américains envoyés en France ou à celle des chefs de la France libre, en particulier du général Koenig, qui, de Londres, avait la charge de commander l'ensemble des F.F.I. de la zone Nord). De là, l'idée de former **les équipes JEDBURGH.** Il ne faut pas les confondre avec **les Operational Groups américains (O.G.)** et **les Special Airborne Service britanniques (S.A.S.).** Les O.G. et les S.A.S. qui, d'ailleurs, ont souvent travaillé parallèlement avec les JEDBURGH, étaient chargés de missions particulières (par exemple destructions ou protections de certains ouvrages) et disposaient d'une autonomie complète:

Quatre-vingt-sept équipes JEDBURGH 4 ont été constituées :

62 en Angleterre

25 en Afrique du Nord

(5 ont eu deux missions.)

L'Équipe JEDBURGH était composée de trois membres : un officier anglais ou américain, un officier français des F.F.I., un officier ou sous-officier britannique ou américain (quelquefois français), spécialement chargé des communications radio.

Ces officiers suivaient en Angleterre dans des écoles spéciales, comme Grimbeigh Hall en Lancashire ou Faiford en Gloucester, un entraînement préalable : saut en parachute, préparation militaire, connaissance approfondie de l'armement (allié, français, allemand) et des explosifs, technique de la guérilla et du sabotage, etc...

En Algérie, un centre d'instruction fut organisé à Cherchell.

Tous les JEDBURGH étaient des volontaires. L'officier français provenait souvent des troupes d'Afrique et était un spécialiste du « baroud ». Ces officiers étaient réunis à Milton Hall, dans le Peterborough britannique, pour suivre un entraînement spécial. L'extrait suivant du livre de Aslop éclaire quelques aspects de cet entraînement.

« Le JEDBURGH apprenait à vivre dans les bois, à faire de longues marches sac au dos et même, sous la conduite du commandant de l'école, à dépecer et à cuire un mouton. Il apprenait la tactique de l'attaque suivie de fuite, technique propre à la guérilla, et devait découvrir par la suite combien il était utile de savoir courir... Il devait connaître toutes les armes qui seraient envoyées au maquis, et la plupart étaient anglaises : les stens, les brens, les enfields, les mortiers... Il devait aussi connaître la radio. C'était le travail de l'opérateur, mais, au cas où celui-ci serait tué, capturé ou malade, il valait mieux qu'il apprenne le morse et qu'il sache se servir de l'émetteur portatif à longue distance » .

« Des thèmes de manoeuvre le mettaient à l'épreuve, Il a assisté à la manoeuvre Sparlan dans la plaine de Salisbury sur le thème Invasion de l'Europe occidentale, ou à des exercices plus limités comme Spur : répétition d'une embuscade tendue par les partisans contre le Q.G, d'un général allemand, ou comme Lash : comment contacter un groupe de résistance et l'utiliser pour attaquer les voies ferrées et les autres objectifs indiqués. »

En mars 1944, dit joliment Alsop, « commença la saison des amours ». La valeur d'une équipe dépendait étroitement de l'entente entre les partenaires, le commandant de l'école avait décidé que les « associations se feraient par consentement mutuel. Il s'ensuivit dès lors toute une savante campagne de manoeuvres pour se trouver de bons partenaires...

On voyait de « nouveaux mariés » rompre le lendemain dans une crise de susceptibilité. Des volages se liaient secrètement avec deux ou trois partenaires pour s'assurer le meilleur parti ». Puis, le choix fait, et sauf divorce possible, l'équipe était approuvée par le commandant et sa composition publiée dans l'ordre du jour.

Dès lors, les équipes vivent en commun, participent ensemble aux exercices, à l'instruction, aux loisirs prévus par le tableau de travail et établissent ainsi entre leurs membres les bases d'une solidarité à toute épreuve.

MISSION DES JEDBURGH

Les JEDBURGH étaient parachutés⁵ en uniforme, ce qui leur assurait, en théorie, la situation de prisonniers de guerre, s'ils tombaient aux mains de l'ennemi⁶.

La mission fondamentale était la liaison entre l'E.M. INTERALLIÉ et les résistants de France. Chaque équipe était affectée à un secteur, généralement un département. Elle recevait avant son départ, au cours d'une réunion avec des officiers des services secrets alliés et plus spécialement du B.C.R.A. français ou de l'E.M. londonien du général KOENIG, les indications sur les chefs de la Résistance à rencontrer, les chefs départementaux F.F.I., les D.M.R, (délégués militaires régionaux représentant le commandement des Forces Françaises désigné par le général de Gaulle) et parfois aussi les agents secrets déjà en place, susceptibles de guider leurs premiers pas.

Ces premiers contacts devaient leur permettre de constater la valeur militaire des groupes F.F.I. organisés, leur encadrement, leur armement et par conséquent leurs possibilités d'action, Cette première enquête une fois faite, l'équipe devait pourvoir aux déficiences du ravitaillement et de l'armement, tout de suite avec les armes parachutées en même temps qu'elle et avec les sommes d'argent qu'elle apportait souvent.

La deuxième préoccupation de l'équipe parachutée était de trouver des terrains de parachutage et, à l'occasion, d'atterrissage (Dropping Zones, D.Z. en abrégé), sûrs et pratiques, où les avions de la R.A.F, pourraient lâcher les « containers » pleins d'armes, de munitions, d'explosifs, et, aussi de vivres et de médicaments. Le plus tôt possible après son arrivée, l'équipe devait adresser à Londres un message radio indiquant les résultats de cette enquête :

1° Forces F.F.I. réellement armées, effectifs possibles, valeur de l'encadrement, etc.

2° Liste et coordonnées des D.Z.

3° Quantités d'armes et munitions nécessaires.

Londres accusait réception du message et envoyait tous ordres ou instructions, soit directement par radio, soit par le moyen des phrases conventionnelles fixées d'avance.

Par exemple, les opérations effectives en Bretagne sont déclenchées le 2 août, à la suite de l'émission par la B. B.C. du message convenu :

“ Le chapeau de Napoléon est-il toujours à Perros-Guirec ? »

Cette phrase avait été proposée au général Koenig par un membre d'une équipe JEDBURGH parachutée dans le Finistère, le 9 juillet 1944.

Autre exemple : un parachutage sur un terrain au nom conventionnel de " Cerise " est annoncé à la B.B.C. par la phrase : « Fifi a une bouche en cerise. » .

Cette mission de liaison avec les F.F.I. était essentielle et permanente. La présence d'un officier français dans l'équipe la facilite. D'ailleurs, les officiers anglais ou américains avaient tous quelques notions de la langue française. Il semble bien, d'après les rapports, qu'ils se sont très bien entendus avec leurs camarades du maquis 7 et qu'ils se sont très vite mis au courant de l'argot en usage dans ces formations militaires un peu spéciales

Une autre mission était une mission militaire : instruire les maquisards et, en particulier, les familiariser avec l'armement parachuté, le plus souvent britannique, avec le maniement des explosifs. Accessoirement, si l'encadrement des F.F.I. était insuffisant, s'efforcer de les grouper en unités bien commandées, susceptibles d'agir efficacement.

Le conseil était donné aux Jedburghs d'intervenir le moins possible dans les divisions ou conflits existant dans la Résistance française et de se contenter du rôle de conseil auprès du commandement existant. Mais, si ce commandement n'existait pas ou était par trop déficient, ils pouvaient essayer de parer à cette déficience. Bon gré mal gré, ils ont été obligés quelquefois de prendre eux-mêmes le commandement. Ainsi, en Loire-Inférieure, où la Résistance venait d'être complètement désorganisée par la Gestapo, le capitaine Jedburgh Erard finit par accepter, sur les instances du D.M.R. Hauteur, la fonction du D.M. départemental. Il avait d'abord refusé, prétextant que « cette fonction était incompatible avec sa mission ».

L'ACTION DES JEDBURGHS

Certains rapports des officiers Jedburgh permettent de connaître l'état d'esprit des Français et leur hostilité à l'occupant. A tel ou tel parachutage breton, leur arrivée, annoncée presque à son de trompe, a amené une véritable foule, non seulement de maquisards, mais de femmes et d'enfants qui accueillent avec enthousiasme ces officiers tombés du ciel, apportant avec eux l'espoir et les moyens d'une libération prochaine.

Partout où ils arrivent, ils rencontrent aide et appui non seulement de la part des maquisards, mais aussi de la population civile. Beaucoup de ces rapports citent les noms de courageuses jeunes filles, souvent des institutrices, qui assurent les liaisons nécessaires. Là où, soit par suite d'une

erreur, soit parce qu'il n'a pas été possible d'organiser une « réception », les Jedburghs sont parachutés dans l'inconnu (parachutage blind), ils trouvent partout accueil amical et des guides qui les amènent au chef de la Résistance le plus proche.

En fin de mission, lors des libérations de villes et villages, où les " drapeaux sont plus épais que feuilles sur un arbre »⁸ leurs uniformes leur valent des acclamations enthousiastes. Cet accueil a été très encourageant pour l'exécution de leurs missions: ils ne doutent pas qu'avec des moyens plus abondants ils auraient pu mobiliser facilement des troupes beaucoup plus nombreuses et accroître ainsi les possibilités d'action.

Est-il possible de présenter un tableau cohérent de l'action des Jedburghs ?

Ces équipes ont été parachutées dans des conditions très variables et ont eu à faire face à des situations très différentes. Les unes ont été parachutées aux premiers jours du débarquement normand, alors que le succès était encore incertain. Elles ont dû quelquefois, dans une région occupée par l'ennemi, vivre une vie inquiète, changeant chaque nuit de cantonnement ou, mieux, campant dans les forêts.

Dans le Finistère, pour se rapprocher de Brest fortement défendu, elles ont dû se cacher dans des tonneaux vides et être transportées sur des camions que les patrouilles allemandes arrêtaient souvent.

D'autres sont arrivées sur le sol français, après la rupture du front de résistance allemand, rupture qui a modifié totalement le comportement, des troupes d'occupation dans le reste du pays. D'autres enfin ont précédé d'assez peu le débarquement de Provence.

Les opérations convergentes des armées alliées de l'Ouest et du Sud aboutissent à leur réunion en Bourgogne, à leur marche vers les frontières de l'Est et du Nord-Est.

Quelle variété aussi dans les dispositions des maquis chez qui ils arrivent !

Les indications données avant leur départ d'Angleterre sont rarement exactes.

Souvent les chefs F.F.I. qu'ils s'attendaient à trouver ont disparu dans une rafle des polices allemandes, particulièrement actives à l'approche du débarquement, et les Jedburghs en sont réduits à renouer les liens de la Résistance et à prendre quelquefois, d'accord avec un D.M. R. régional, ou un chef départemental, le commandement d'un secteur.

Ailleurs, les maquis s'ignorent et quelquefois se combattent, pour des raisons politiques (par exemple F.T.P. contre A.S.), pour s'emparer des armes possédées par le voisin, parce que le maquis voisin est dans un autre département. Les groupes vraiment armés et disciplinés sont rares.

Il y en a, et plusieurs équipes Jedburgh ont eu la chance d'en rencontrer, ayant à leur tête un véritable chef, souvent un ancien officier de l'Armée française

comme le capitaine « Rac », surnommé le Chat, évoqué par Stewart Alsop, parfois aussi un ouvrier ou un artisan qui se révèle chef dans l'action. Presque partout, les maquis semblent en plein essor : à la base, des jeunes en rupture de S.T.O., mal armés, ignorants de la plus élémentaire discipline ; à eux, sont venus s'ajouter les volontaires mobilisés par l'annonce du débarquement et les appels de la radio de Londres. Tous ces éléments divers se heurtent sans s'amalgamer.

Ces effectifs brusquement grossis posent des problèmes de ravitaillement presque insolubles, et le « débrouillage » tient une place excessive dans les occupations quotidiennes.

Un nombre important de cadres en provenance de l'ancienne Armée française sont bien venus eux aussi aux maquis, mais ils sont accueillis avec méfiance.

En contrepartie, il y a l'enthousiasme des maquisards, leur volonté de combattre l'ennemi, leur admiration pour ces officiers Jedburgh en uniforme, envoyés par Londres pour les guider et les armer.

Les premiers parachutages réalisés donnent à cette présence une valeur inappréciable et confèrent à ces officiers un prestige et une autorité dont ils pourront se servir pour mener leur mission à bien. S'il n'y a pas de parachutage comme c'est arrivé quelquefois, soit en raison de mauvaises conditions atmosphériques soit, parce que la R.A.F. a des missions plus urgentes à remplir, les Jedburghs se sentent suspects et inutiles.

Toutes ces circonstances, rapidement esquissées, expliquent la multitude et la variété des situations auxquelles les Jedburghs ont dû faire face.

Comment tirer de cette diversité un récit d'ensemble ?

Il semble qu'en groupant les équipes agissant dans une région déterminée il soit possible d'arriver à une synthèse approximative. Le groupement et la densité des équipes parachutées dans la même région ne sont pas l'effet du hasard. Leur envoi est décidé par le commandement allié en fonction de ses projets et de la réussite de ses plans, à la fois dans le temps et dans l'espace.

C'est en Bretagne tout d'abord qu'il sera possible de vérifier cette hypothèse.

Cette région est fortement occupée par l'ennemi (150.000 hommes environ). C'est une position stratégique de première importance pour les opérations navales, notamment pour les bases sous-marines. Les défenses côtières, en prévision d'un débarquement possible, sont puissantes. Il y a donc un intérêt primordial pour les Alliés à neutraliser, et si possible à annihiler, ce réduit menaçant pour le flanc de leurs troupes de débarquement. Le pays offre d'ailleurs, par ses couverts, ses chemins creux, ses forêts, un terrain propice à la guérilla, à une « chouannerie » renouvelée. Enfin, la population y est très favorable

aux Alliés, et c'est elle qui a fourni à la Fiance libre le plus fort contingent de volontaires.

Du début de juin jusqu'au 20, une quinzaine d'équipes ont été parachutées.

Deux atterrissent en Bretagne avec les premiers éléments parachutistes du colonel Bourgoïn, qui doit commander l'ensemble des opérations en liaison avec les armées débarquées en Normandie et protéger ainsi le flanc droit du débarquement.

Les autres sont réparties sur les grands axes de circulation de la France, avec mission de faire appliquer les plans de sabotage prévus pour retenir les forces ennemies 9, gêner de toutes façons et retarder leurs mouvements, et si possible les empêcher d'arriver sur le front normand.

Les voies ferrées et routes du Sud-Ouest vers le Nord sont visées par les équipes parachutées **de l'Indre, du Cher, de la Vienne, de la Corrèze et du Lot.**

En Isère, une équipe va rejoindre les maquis du Vercors et faciliter autant que possible le renforcement de ce réduit, destiné à fixer dans le Sud-Est les réserves allemandes qui y sont stationnées, à menacer leurs liaisons et leurs possibilités de retraite pour le jour du débarquement provençal. Il se peut aussi que l'envoi de ces premières équipes ait été une expérience dans la pensée des E.M. alliés, qui n'avaient pas une très grande confiance dans les possibilités militaires des Forces Françaises de l'Intérieur.

Ces premiers envois ont peut-être été une sorte de reconnaissance. Leur succès a encouragé les chefs alliés à continuer ces opérations et à les développer, lorsque les troupes alliées eurent percé à Avranches le front allemand, et lorsque le débarquement provençal eut été réalisé.

Aux mois de juillet et d'août, les départs des équipes Jedburgh se multiplient :

9 en Bretagne, 6 au sud de la Loire, de la Vendée au Cher et dans les départements du Massif central, une dizaine dans les départements du bassin de la Garonne, une dizaine aussi dans les départements de la vallée du Rhône et de la Saône.

Fin août et courant septembre, l'avance des colonnes alliées vers l'Est et vers le Nord détermine l'envoi des équipes destinées à faciliter cette avance : 7 à 8 équipes vers la Moselle et la Meuse, une douzaine vers les Vosges, le Jura et la trouée de Belfort. Beaucoup de ces équipes sont d'ailleurs arrivées quelques jours à peine, avant les colonnes alliées 10 et quelques-unes, notamment celles qui étaient destinées au Haut-Rhin, n'ont pu parvenir à leur destination.

LA BRETAGNE

Essayons de dégager à grands traits, dans ces cadres régionaux, ce qu'a été l'action des équipes Jedburgh. D'abord en Bretagne, puisque c'est là que leur activité a vraiment commencé. Deux équipes Jedburgh ont été parachutées sur le terrain de parachutage Baleine, près de la ferme de La Nouette dans la région de Saint-Marcel, en même temps que des équipes S.A.S. chargées de sabotages et d'éléments précurseurs d'un bataillon de parachutistes. Le colonel Bourgoïn devait commander l'ensemble des opérations. De nombreux parachutages se sont échelonnés entre le 6 juin et le 18, 5 par nuit en moyenne et, le 17 juin, 30 d'un seul coup.

Parachutistes et Jedburghs sont accueillis par une foule enthousiaste.

Toutes les nuits arrivent à La Nouette 11 des groupes F.F.I., quelques-uns venant de plus de 100 km, pour se faire armer et équiper. Tout cela ne va pas sans bruit (le colonel Bourgoïn a parlé de « kermesse ») et sans désordre.

L'attention des forces allemandes est éveillée, d'autant que les groupes F.F.I., qui repartent armés, attaquent les isolés allemands qu'ils rencontrent et que le parachutage du 17 n'est pas passé inaperçu. Bien que les forces allemandes d'occupation aient été affaiblies par le départ de plusieurs divisions pour le front normand leurs garnisons du voisinage sont alertées et montent une attaque contre la base des F.F.I.

Un vif combat s'engage, auquel les officiers Jedburgh prennent part à la tête des compagnies F.F.I. qu'ils commandent.

Après deux jours de combat, les forces allemandes renforcées enfoncent le front des F.F.I. et le commandement donne l'ordre de dispersion. L'expérience d'un centre mobilisateur comme celui de Saint-Marcel et le rassemblement d'effectifs assez nombreux s'avèrent décidément inefficaces.

Les instructions désormais recommanderont la guérilla par petits groupes très mobiles, évitant le combat avec les forces supérieures et décrochant après l'effet de surprise. L'équipe Jedburgh restée à La Nouette réussit, avec l'aide et la complicité des habitants, à échapper aux recherches ennemies. Elle gagne la Loire-Inférieure où elle va reprendre son activité en liaison avec les F.F.I. de la région de Nantes jusqu'à l'arrivée des troupes américaines au début d'août. Le seul obstacle à son action, c'est la perte de son appareil de radio qui ne lui permet pas, de longtemps, d'alerter Londres et d'obtenir des parachutages.

L'autre équipe était partie de La Nouette avant l'attaque du 18 et avait rejoint le département des Côtes-du-Nord. Elle y fait le travail normal des Jedburghs : organisation de parachutages, armement et instruction des F.F.I. Comme il y avait conflit entre les différentes organisations de résistance (F.T.P., Libération, Vengeance, Défense de la France), les Jedburghs, usant comme moyen de pression de l'attribution des armes parachutées,

obtiennent que le commandement unifié soit confié au chef des F.T.P.

Au début de juillet, 5 000 hommes étaient organisés, encadrés, répartis entre des secteurs déterminés et prêts à agir au signal. L'argent apporté de Londres permet d'organiser un ravitaillement sans pillage, de donner une solde aux maquisards et quelquefois même une indemnité aux familles nécessiteuses.

Désormais la technique des Jedburghs bretons est établie. **Les équipes qui vont être parachutées en juillet-août suivent avec succès les mêmes méthodes:** Leur action est d'ailleurs facilitée par la réaction allemande qui leur abandonne l'intérieur du pays (sauf les grandes routes et quelques postes de surveillance) pour se regrouper le long des côtes. Les parachutages sont fréquents à proximité même des maquis (46 par exemple pour les seules Côtes-du-Nord). Quand la B.B.C. fait entendre le 2 août le message convenu, suggéré au général KOENIG par l'équipe Jedburgh Giles 12, les 20.900 F.F.I. bretons, armés par les parachutages provoqués par les Jedburghs, les éléments O.G. et S.O.E., sont prêts à engager la guérilla, les embuscades, à cerner et à neutraliser les garnisons allemandes comme celle de Brest, à repousser leurs tentatives de départ pour le front normand.

Par exemple, la 2e division allemande est refoulée sur Châteaulin et Brest ; quelquefois même des garnisons consentent à se rendre.

Des centres importants, comme Quimper, sont libérés par cette seule action dès le 8 août.

Quand, au début d'août, les chars de la 6° D.B. américaine, arrivent dans la région de Loudéac, les Jedburghs interviennent comme agents de liaison entre eux et les F.F.I. : ceux-ci fournissent des guides, assurent la sécurité, imposent les redditions des garnisons allemandes découragées ou la désertion des éléments auxiliaires étrangers.

Dès le 22 août, les troupes américaines et les F.F.I. parviennent au contact de la garnison du réduit de Brest ; le 9 septembre la forte position Graf Spee se rend aux Alliés et le réduit breton est démantelé. Les Américains déclarent que : " les F.F.I. ont accompli dans le secteur le travail de leur propre infanterie, sans les Jedburghs, le travail eût été peut-être réalisé, mais certainement moins vite, moins facilement et sans doute avec des pertes plus sévères."

LES RÉGIONS DU CENTRE ET DU SUD-OUEST

Les premières équipes parachutées **en juin** ont fait du bon travail.

Elles ont trouvé dans plusieurs départements des organisations F.F.I. déjà cohérentes qu'elles ont pu équiper en recevant des parachutages.

Ici aussi, le débarquement normand a produit dans l'occupation allemande un effet de ventouse : seules les villes importantes et certains postes stratégiques conservent leurs garnisons.

Les campagnes sont libres d'ennemis et les F.F.I. y circulent à peu près librement, sauf à se méfier des colonnes ennemies circulant sur les routes nationales.

Les nouvelles équipes Jedburgh envoyées en renfort trouvent en arrivant des facilités d'action qui les surprennent. Stewart Alsop, parachuté dans un département du **Centre**, probablement la **Creuse**, raconte :

« sa surprise de constater le degré de liberté et d'organisation atteint dans ces régions. Entraînés à vivre uniquement dans les bois, à tuer le bétail pour vivre, à parcourir à pied de longues distances, ils s'attendaient à trouver un Allemand derrière chaque buisson. Ils furent souvent déçus de trouver dans le maquis des moyens de transport - les ineffables gazogènes de l'époque -, des hôpitaux munis de services de radiologie et de chirurgie pour les blessés et d'immenses secteurs, comprenant même des villages et des petites villes, laissés au contrôle souverain des maquis ».

Dans tel **autre département de la région**, l'officier Jedburgh constate avec émerveillement qu'un service de liaisons téléphoniques, établi d'accord avec les employés des P.T.T., fonctionne spécialement pour les F.F.I. et leur signale tous les mouvements des troupes allemandes.

C'est dire avec quelle facilité et quelle efficacité agissent équipes de sabotage et de harcèlement. Une équipe Jedburgh renforcée par deux officiers français s'est particulièrement distinguée dans ce domaine : avec le **département du Lot** comme centre (région de **Figeac**), des groupes F.T.P. ou O.R.A. pour exécutants, elle a monté des centaines d'opérations, rendant pratiquement inutilisables les voies ferrées et les grandes routes **entre Brive et Toulouse par Cahors ou par Capdenac**.

Bien ravitaillés en benzol par les mines de charbon de Decazeville, les « saboteurs » opèrent sur plusieurs points à la fois (360 le 20 juillet), exécutant des destructions légères mais constamment renouvelées. Leur harcèlement des troupes ennemies est incessant.

Dans la région d'**Aurillac**, ils ont réussi à tenir une colonne allemande enfermée pendant trois jours dans le tunnel souricière du Lioran.

A **Cahors**, à **Saint-Flour**, à **Carmaux**, ils ont infligé aux troupes allemandes en retraite des pertes sévères. Ils les poursuivent jusqu'à Autun. L'organisateur, le Jedburgh Mac Pherson (connu par son pseudonyme Anselme), est, devenu légendaire

dans la région. Les Allemands avaient mis sa prise à un bon prix, sans résultat d'ailleurs.

Le débarquement provoque la retraite générale allemande.

Des colonnes plus ou moins fortes et plus ou moins homogènes s'engagent sur les routes qui conduisent vers l'Est ou le Nord-Est. Les F.F.I. les harcèlent, tendent des embuscades, isolent certaines garnisons dont ils obtiennent la reddition, provoquent des désertions parmi les troupes étrangères recrutées par l'Allemagne.

Des unités, russes ou polonaises notamment, passent dans les rangs F.F.I. avec leurs armes et certaines ont ensuite combattu vaillamment avec les Alliés. L'opération la plus efficace a été réalisée par la plupart des F.F.I. **du bassin de la Loire : Cher, Loir-et-Cher, Indre, Haute-Vienne**.

Une colonne allemande venue du S.-O. aquitain, forte de 20.000 hommes, commandée par le général Elster, essaie de gagner par **Vierzon et Bourges la vallée du Rhône** et d'atteindre ensuite **la trouée de Belfort**.

Les maquis la harcèlent par des attaques multiples et, avec les moyens fournis par les Jedburghs et souvent sous leur conduite, ils font sauter les ponts sur la Loire ou l'Allier que les bombardements alliés avaient laissés intacts. La nasse est pratiquement fermée.

Le général Elster accepte de négocier avec les officiers Jedburgh et les chefs F.F.I. et consent à une reddition, sous condition qu'elle soit faite à un état-major américain ; ce qui est fait à Issoudun par l'intervention, sollicitée par les Jedburghs, du général Macon, commandant la 83e Division de la IXe armée U.S. Les colonnes allemandes se rendent en ordre au nord de la Loire ou elles déposent leurs armes avant d'être amenées aux camps de prisonniers.

Après cette opération, il ne restait plus d'Allemands dans la France de l'Ouest, du Centre et du Sud-Ouest, sauf les garnisons des poches de l'Atlantique, solidement maintenues par les bataillons F.F.I. réorganisés avec l'aide des Jedburghs, armés et ravitaillés par eux jusqu'à la prise de commandement de cette armée de l'Atlantique par le général de Larminat.

RÉGIONS MÉDITERRANÉENNE, SUD-EST ET EST

Sauf les quelques exceptions déjà signalées, les Jedburghs ont été parachutés, en prévision de l'avance alliée après **le débarquement provençal, fin août et courant septembre 1944**. Beaucoup d'entre eux ont été heureusement surpris par l'arrivée rapide des colonnes alliées et ont à peine eu le temps de contacter les F.F.I.

Ils ont pu néanmoins servir de liaison entre les F.F.I. et les colonnes alliées, fournir à celles-ci des renseignements et des guides et faciliter ainsi grandement leur avance. Quelquefois, ils ont pu préparer, à la demande des E.M. alliés, le concours de contingents d'infanterie pour certains engagements (libération de **Besançon** par exemple) et pour des patrouilles de reconnaissance.

Ils ont assuré la protection des ponts (par exemple **sur l'Aube entre Arcis et Brienne, fin août**) et même établi des têtes de pont sur **la Meuse et la Moselle** pour faciliter le passage des colonnes alliées.

Presque tous les rapports des Jedburghs de ces régions expriment le regret d'une arrivée trop tardive qui ne leur a pas permis d'exécuter leurs missions aussi complètement qu'ils auraient pu et voulu.

Beaucoup se plaignent de n'avoir pas obtenu les parachutages demandés, et de devenir par là quelque peu suspects aux yeux des F.F.I. L'équipe des Vosges, exceptionnellement, a reçu une explication de cette carence des parachutages ; le Q.G. français de Londres lui répond le 7 ou 8 septembre que :

“ eu égard à des circonstances imprévues et à une situation échappant à son contrôle, il est impossible d'opérer des parachutages.”

Le coup d'arrêt de l'armée allemande sur **les Vosges** provoque, dans ces régions des Vosges et d'Alsace, une densité de troupes ennemies telle que les groupes F.F.I. sont annihilés. Avec eux, disparaissent certaines équipes Jedburgh.

D'autres destinées aux départements alsaciens doivent renoncer à leurs missions.

L'OEUVRE DES JEDBURGHS

Étant donné les conditions dans lesquelles ont agi les officiers Jedburgh, ils auraient dû, semble-t-il, payer très cher leur activité. En fait, comme le fait remarquer Alsop la guérilla comporte moins de dangers qu'une opération militaire normale : l'ennemi est attaqué par surprise, au point où il est le plus faible et, quand sa réaction devient par trop efficace, l'assaillant décroche et disparaît dans les couverts ; grâce à son aptitude à la course, il échappe presque toujours à la poursuite.

Nombreux sont les récits des Jedburghs où cette tactique a été employée avec succès. Aussi leurs pertes ont-elles été dans l'ensemble inférieures à la moyenne des pertes subies par les unités d'infanterie ordinaires.

Toutes les équipes Jedburgh ont perdu en tout :

- **en dehors du combat, 2 tués et 11 blessés** (souvent légèrement), la plupart par suite d'un parachutage défectueux.
- **au combat, les pertes ont été de 8 tués, 8 blessés et 2 prisonniers.**

L'équipe Jacob, parachutée dans les Vosges, surprise avec son maquis par un fort détachement allemand, a eu ses deux officiers tués au combat ; le sous-officier radio, fait prisonnier après avoir épuisé ses munitions, a été libéré en 1945 et a rédigé le rapport de l'équipe.

Les officiers de **l'équipe Augustus**, parachutée dans l'Aisne le 16 août, ont été fait prisonniers par les Allemands alors qu'ils franchissaient leurs lignes, le 30 août, dans la région de Barenton-sur-Serre, et fusillés sur place. Le rapport de cette équipe a pu être rédigé grâce à des renseignements fournis par leurs camarades F.F.I.

William Joseph Donovan, devenu en juin 1942, par décision du président Roosevelt, directeur de l'O.S.S. avec le grade de général, apprécie comme suit le rôle des F.F.I. dans la bataille de France.

« Il est maintenant reconnu que le succès et la rapidité des armées alliées dans la bataille de France sont dus dans une large mesure à l'activité de la Résistance française intérieure. La Résistance a gêné le mouvement des renforts allemands vers la tête de pont normande et a gardé les flancs des armées américaines marchant à la Seine au nord et aux Vosges en partant du sud. Des divisions entières allemandes ont été détournées du front et l'ennemi a été harcelé derrière ses lignes.

La Résistance a fourni constamment des renseignements stratégiques et tactiques sur la situation ennemie, a évité des destructions d'installations rurales, a isolé et bloqué les unités ennemies dépassées par l'avance alliée. »

Voici enfin le jugement d'un exécutant.

« Il est impossible de donner une idée exacte de ce que les Jedburgh ont fait au juste. Il serait ridicule d'utiliser des listes d'Allemands tués, de ponts sautés, de trains déraillés, de renseignements transmis, et ainsi de suite, pour donner un reflet de leurs exploits. C'est au crédit des hommes de la Résistance seuls qu'il convient évidemment de porter ces statistiques... Tous les JEDS, de toute nationalité n'atteignaient pas les effectifs d'un demi-bataillon. Il est évident qu'un si petit nombre

d'hommes ne pouvait jouer aucun rôle décisif. Mais les résistants qui ont connu les JEDS et qui ont reçu, grâce à eux, les parachutages si vitalement nécessaires, reconnaissent que combattre les ennemis à l'intérieur de leur pays aurait été bien plus difficile s'ils n'avaient pas été aidés par l'opération Jedburgh»¹³

A. CALMETTE.

